

**LES VENGEURS  
DU ROI**



# LES VENGEURS DU ROI

*Épisode de la Conspiration de Batz*

par

**Jean DRAULT**

**Préface du baron de BATZ**



Nouvelle édition à partir de celle de  
la Nouvelle Librairie Nationale, 1911

Éditions Saint-Remi

– 2019 –



Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 Cadillac  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

# À MONSIEUR LE BARON DE BATZ

*Permettez-moi de vous dédier ces pages.*

*Elles tentent d'évoquer une figure héroïque, celle de votre illustre parent.*

*Vous l'avez immortalisée dans votre livre si documenté, plein de révélations piquantes : la Vie et les Conspirations de Jean, baron de Batz, qui éclaire et complète l'intéressante étude de M. Lenôtre : Un conspirateur royaliste pendant la Terreur ; le baron de Batz.*

*C'est une manière de vous rendre bien faiblement ce que je vous dois. La Légende, ici, s'enroule autour de l'Histoire, comme le lierre autour du chêne.*

*Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.*

Jean DRAULT.



Château de Mirepoix, par Sainte-Christie (Gers)

4 mars 1911.

CHER MONSIEUR,

Vous m'avez envoyé de fort agréables étrennes, le 1<sup>er</sup> janvier, en me disant que vous alliez me dédier vos *Vengeurs du Roi*. Mais votre dédicace est vraiment trop flatteuse. Mon

ami M. Lenôte et moi travaillons certainement de tout notre pouvoir à rendre attrayante ce qu'on appelle « l'érudition », et combien de fois entrevoyons-nous des choses réelles, cent fois plus romanesques que le plus romanesque roman !

Alexandre Dumas, pour un autre Batz, Charles de Batz dit d'Artagnan, entraîné par la déduction, raconta que d'Artagnan, envoyé par Mazarin pour négocier une alliance avec Cromwell, ne put pas, lui royaliste loyal, accomplir sa mission et passa dans les rangs des soldats fidèles à Stuart.

Or, il y a quelques années, en fouillant dans les archives du ministère des Affaires étrangères, on découvrit qu'un cousin de d'Artagnan, un autre Batz, avait été chargé de cette même mission par Mazarin ; mais là où les choses deviennent intéressantes, c'est que dans cette correspondance qui existe au ministère, cet ambassadeur extraordinaire est obligé de raconter que, dégoûté de Cromwell, il a lié partie avec le prétendant et que le protecteur l'a renvoyé avec force bourrades et fait rapidement réembarquer. Dumas avait inventé « la vérité » !

Eh bien ! croyez-en l'historien du baron de Batz, il n'est pas du tout invraisemblable qu'un jour on découvre que le *Vengeur du Roi* s'est caché dans la prison de la Force, a servi de maître d'hôtel au « 50 » du Palais-Royal, et ce sera alors le charmant et si dramatique romancier qui sera devenu l'historien, tandis que l'historien, resté prisonnier des documents officiels et certains, passera au rôle de l'archéologue assis devant une inscription latine à moitié effacée. Et alors, auprès du chêne historique déraciné, s'agitiera, palpitera, frémissant de vie, le roseau exquis de la légende.

Très cordialement et amicalement à vous.

BATZ.

# PREMIÈRE PARTIE

## LES DEUX VISAGES

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Quel faucheur ? Quelle moisson ?

CELLES FURENT nombreuses, dans Paris, les maisons où, dans la nuit du 20 au 21 janvier 1793, on pria pour l'âme du roi qui allait mourir.

Portes closes et volets clos, pour que les espions de la Convention ne pussent apercevoir de lueur ni entendre les murmures des prières des morts, la famille noble dans son vieil hôtel, la famille bourgeoise dans son *home*, la famille de l'artisan dans son logement modeste, et les pauvres eux-mêmes, dans leurs galetas, firent monter vers le ciel une gerbe de prières ardentes pour l'âme de Louis XVI, et supplièrent Dieu de faire le miracle de sauver le roi de France au cours des dernières heures qui le séparaient de l'échafaud.

Jamais Paris et la France, en dépit de tous les mensonges accumulés par les thuriféraires de la Révolution, ne furent si royalistes que cette nuit-là. Et cette atmosphère morale pesa singulièrement sur les bourreaux. On devait s'en apercevoir quelques heures après, aux précautions formidables qu'ils prirent pour conduire le roi, du Temple à la place de la Révolution.

S'il s'était agi vraiment de faire mourir un traître dont le peuple entier réclamait le trépas, pourquoi tant de canons, de cavaliers, de gardes en cortège ou alignés en haie ?

Dans un vieil hôtel de la tranquille rue de Savoie, parallèle à la Seine, sur la rive gauche de la rivière, comme on disait à l'époque, une famille, réunie dans le salon d'honneur aux tentures fanées, aux hautes fenêtres tendues hermétiquement de vieilles tapisseries, était agenouillée devant un crucifix posé sur une table.

Sur la croix d'ébène, le Christ de vieil ivoire aux tons patinés se détachait net et mat. Il reflétait la lueur de deux bougies plantées, de chaque côté de l'image sainte, dans de lourds flambeaux de cuivre ciselé.

Il y avait là un prêtre disant les prières des morts, et auquel répondaient une dame en deuil, trois hommes dont l'un, âgé, semblait le père des deux autres, et deux jeunes filles dont l'une portait une robe de soie noire et un de ces fichus croisés qu'on devait appeler plus tard à la Charlotte Corday. L'autre portait la simple robe et le bonnet blanc des ouvrières de l'époque.

Tous, prostrés en suppliants devant l'Homme Dieu, semblaient abîmés dans la douleur. Mais si bas qu'ils proférassent les répons ; si discret que fût le murmure de leurs voix récitant les versets latins, la ferveur perçait dans leurs intonations. Les mots se détachaient sonores, fermes. Ils partaient du cœur et une sorte de fièvre les faisait vibrer. À chaque instant, la supplication se faisait si ardente, les voix paraissaient vouloir monter si haut, comme pour mieux atteindre Dieu, lui faire violence, que le prêtre s'interrompait pour dire :

— Moins haut, mes frères !... On pourrait nous entendre du dehors !... Soyons résignés et cachons notre espoir de voir sauver notre malheureux prince !... Songeons que rien n'arrive que par la volonté du Tout-Puissant et prions pour le fils de saint Louis comme si sa destinée était déjà accomplie !... Que Dieu, dès maintenant, prenne son âme en pitié !... Il le sauvera, si telle est sa volonté. Et que sa volonté soit faite !...

Et il reprenait l'office des morts. Et les voix lui répondaient, comme apaisées.

Les personnes qui priaient ainsi dans le vieil hôtel ancestral appartenaient presque toutes à la famille de Lézardière.



La dame en deuil était la baronne de Lézardière ; elle cachait à demi ses bandeaux noirs, à peine striés de quelques fils blancs, sous un bonnet de veuve. L'homme âgé était le baron. Il était vêtu d'un habit de velours noir et portait la perruque poudrée dont la queue était liée par un ruban noir.

Les deux jeunes gens étaient leurs fils, Paul et Sylvestre de Lézardière.

La jeune fille à la robe de soie noire et au fichu à la Charlotte Corday était M<sup>lle</sup> de Sainte-Pazanne, une de leurs cousines, âgée de dix-sept ans, seule survivante d'une famille qui avait fourni, six mois auparavant, les premières victimes à ce qu'on a appelé « les excès de la Révolution », car d'elle, on a tout excusé ! Et ses procédés normaux, sa politique de vol et de sang, on les qualifie simplement d'excès.

Le comte et la comtesse de Sainte-Pazanne avaient été assiégés dans leur château, aux environs de Nantes, par des sans-culottes de cette dernière ville.

Un braconnier de la région qui avait eu des démêlés avec un garde-chasse des Sainte-Pazanne les conduisait. Les gardes et les domestiques avaient fait résistance. Ils avaient été massacrés.

Le comte avait tenu bon et, s'étant enfermé dans une tour, avait épuisé toutes ses munitions sur l'assaillant. Il avait fini par être pris et on l'avait tué à coups de pique sous les yeux de sa femme qui, à demi folle, avait péri à son tour dans le château incendié. Autour de celui-ci, les assassins, après s'être enivrés, avaient dansé une sarabande diabolique, comme autour d'un feu de joie, refoulant dans le brasier toutes les personnes qui avaient échappé au massacre.

Adèle de Sainte-Pazanne se trouvait alors à Paris, chez la sœur aînée de sa mère, la baronne de Lézardière, qui, chassée elle-même avec son mari et ses fils, par les menaces des sans-culottes, de son château des environs de la Roche-sur-Yon, était venue se réfugier dans le vieil hôtel parisien que lui avait légué jadis un de ses oncles.

La jeune fille n'avait trouvé la force de survivre à l'horrible événement qui la rendait orpheline, que dans les soins et les consolations de son oncle et de sa tante, et aussi, disons-le tout de suite, dans un sentiment plus tendre qu'elle éprouvait pour l'aîné de ses cousins, Paul de Lézardière, sentiment qu'elle avait cru partagé.

Cela avait commencé par une de ces amourettes de vacances, comme il s'en ébauche parfois entre cousin et cousine. Une affection durable s'en était suivie. Les parents l'avaient laissée se développer. Sans que jamais aucune promesse, de part et d'autre, eût été effectuée, on les considérait comme fiancés.

Grande, élancée, blonde, Adèle de Sainte-Pazanne, sous des dehors un peu hautains, possédait une âme franche, spontanée, indulgente et bonne. Une énergie prodigieuse se devinait sous son écorce de mondaine élégante et fine, aux yeux bleus très doux.

L'autre jeune fille s'appelait Cécile Renault. C'était une humble couturière à la journée dont l'histoire devait un jour enregistrer le nom.

Elle avait, à ce moment, dix-neuf ans, était d'apparence assez insignifiante, gentille plutôt que jolie, avec, dans sa mise, une tendance évidente à la coquetterie. Fille d'un petit papetier nommé Antoine Renault, dont la boutique était située à l'angle de la rue de la Lanterne et des Marmousets, à deux pas du palais de Justice, Cécile avait perdu sa mère toute petite. Il lui restait comme famille, outre son père, trois frères et une tante.

L'un des frères, Jacques, s'occupait du petit commerce de papeterie. Les deux autres étaient soldats depuis deux ans. La tante de Cécile, sœur aînée du père Renault, était religieuse et habitait au fond d'une retraite, rue de Babylone.

Les Renault étaient des gens taciturnes, calmes, rangés, économes, dénués d'ambition, et qui assistaient à la plupart des scènes de la Révolution sans y comprendre grand-chose, comme presque tous les Parisiens, et avec l'idée ferme de ne pas se mêler de toutes ces histoires. Nous parlons pour les deux hommes, car Cécile devait y être mêlée et les entraîner à sa suite. Ils regrettaient

l'ancien régime, où l'atmosphère était calme, où l'on était heureux, où les affaires marchaient, où l'on pouvait aller à la messe sans être regardé de travers. Mais ils le regrettaient en dedans, sans le manifester d'une façon intempestive et dangereuse pour leur sécurité.

Ils étaient plutôt aisés. Tandis que son fils s'occupait de la papeterie, le père Renault, comme principal locataire de la maison qu'il habitait, montrait les logements, donnait des congés ou en recevait, refusait des réparations ou se débattait avec les gens du bâtiment s'il était obligé de refaire une cheminée ou de recoller des papiers de tenture.

Cécile eût pu vivre sans travailler. Si elle était couturière à la journée, c'était par besoin de changement, de voir des figures nouvelles et de refaire son magot personnel, toujours entamé par la toilette, les colifichets, les chiffons, les « frivolités », comme on disait alors. C'était aussi, nous le verrons, pour un motif plus grave.

Il nous reste à dire qui était le prêtre : c'était l'abbé Edgeworth de Firmont, un ami de la famille de Lézardière, celui-là même qui, quelques heures plus tard, devait accompagner Louis XVI à la mort et l'aider à achever son calvaire.

Deux heures sonnèrent à la pendule dorée du salon. Dans la cheminée, un tison à demi consumé roula. Cécile, avec les pincettes, le remplaça sur le brasier mourant.

Au dehors, la bise de janvier soufflait, aigre et mauvaise, glaçant les âmes comme les os, secouant les fenêtres, descendant par la cheminée pour rougir les braises et éparpiller les cendres.

Tous s'étaient tus, abîmés dans leurs pensées, atterrés par l'heure qui s'avavançait.

Des pas cadencés retentirent au loin sur le pavé, troublant le tragique silence de la rue. Ils se rapprochèrent.

La baronne dressa la tête, porta la main à son cœur, et ses traits si purs, si beaux, s'altérèrent par une sorte de crispation nerveuse.

Le baron était allé soulever avec précaution le coin d'une des tapisseries qui obturaient les fenêtres.

— Une patrouille ! murmura-t-il. Elle passe.

— Paris en est sillonné ! fit Sylvestre de Lézardière.

La baronne s'était assise. Adèle de Sainte-Pazanne lui tendait un verre d'eau à la menthe et lui disait :

— Buvez, ma tante. Cela s'en ira.

— Merci, fit-elle en repoussant le verre. C'est passé. Mais ce maudit cœur ne me laissera plus en repos... Au moindre bruit, il bondit dans ma poitrine et la brise de coups... Je mourrai par lui !... C'est depuis la mort épouvantable de mon pauvre petit abbé, aux Carmes.

Le fils aîné du baron et de la baronne de Lézardière, diacre au séminaire de Saint-Sulpice, avait, en effet, été massacré aux Carmes, au mois de septembre précédent. Sa mère avait failli en mourir. Elle avait contracté une maladie de cœur que les émotions de cette période terrible ne devaient pas contribuer à atténuer.

L'abbé de Firmont, après un grand signe de croix, s'était levé :

— Madame, avait-il dit, vous vous surmenez, malade comme vous êtes ! Prenez, du moins, un peu de repos. Je dois aller dire au Temple la dernière messe qu'entendra Sa Majesté, et je dois rester à jeun, mais vous, mes amis, buvez ! mangez ! Prenez des forces !...

Tout bas, s'adressant au baron, il ajouta :

— Si mon devoir doit être pénible, votre besogne, à vous, sera dure !...

— À mes deux fils, oui ! fit le baron. À moi, non !

Il ajouta avec une certaine amertume :

— *On* n'a point daigné me convoquer !

— *On* ne veut que des jeunes gens souples, adroits, intrépides ! répondit l'abbé. *On* vous réserve peut-être d'autres

tâches pour lesquelles il faudra non seulement du courage, mais aussi la prudence et le jugement de l'âge mûr !

— Peut-être !...

Cécile avait ouvert une porte communiquant avec la chambre de la baronne. Celle-ci, appuyée sur le bras de l'ouvrière, se retira. Adèle en avait ouvert une autre, communiquant avec la salle à manger de l'hôtel.

Dans cette pièce, sur une table éclairée de deux flambeaux, des bouteilles, des carafes, les reliefs d'un poulet rôti ayant servi au souper de la veille au soir, voisinaient avec une pile d'assiettes. Un vieux domestique sans livrée mettait le couvert d'une façon sommaire.

Adèle, étant allée aider Cécile à coucher la baronne, revint au salon et attira au fond de la salle à manger son cousin Paul avant que personne eût encore pénétré dans cette pièce. Ses yeux bleus lançaient des lueurs étranges et son beau visage semblait animé d'une émotion extraordinaire. On eût dit celui d'une reine en courroux.

Paul, jeune cavalier bien pris dans son habit à la française, les cheveux sans poudre, à la mode nouvelle, le visage jeune et frais, relevé d'une fine moustache naissante, avait un peu l'air, en ce moment, d'un écolier pris en faute par son maître.

Mais avant de développer l'explication qui eut lieu entre ces deux jeunes êtres que leur famille considérait comme des fiancés, il nous faut retourner dans la chambre de la baronne, chambre où les bruits extérieurs sont plus assourdis que dans le salon, où les fenêtres sont calfeutrées de rideaux de taffetas cramoisi aux teintes passées, où le feu de bois qui brûle dans la cheminée ne jette que des lueurs atténuées, grâce à un écran de bois peint, garni d'une feuille de taffetas de la même nuance, qui cache l'éclat du brasier pétillant.

Un seul flambeau supportant une bougie de cire est posé sur une table minuscule en forme de trépied antique, près du grand lit Louis XVI laqué blanc. La petite flamme se reflète au loin dans la glace à trumeau qui est au-dessus de la cheminée. Cette lumière

discrète suffit à Cécile pour aider la malade, dressée sur son séant, à avaler le contenu d'une tasse de bouillon chaud.

À mi-voix, la baronne lui dit :

— On va être inquiet chez toi de ne pas t'avoir vue rentrer, ma petite.

— Non, Madame la baronne. Mon père et mon frère me savent chez vous ; ils sont tranquilles. Je n'aurais pas pu vous quitter aujourd'hui ! Et, rue de la Lanterne, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit ! Veiller pour veiller, autant que ce soit ici... Et à moins que je ne vous gêne...

— Pauvre Cécile ! nous gêner !... Je t'aime comme un de mes enfants ! Et le plus fort, c'est que je ne sais pas pourquoi !... Une sympathie se dégage de toi.

— Madame la baronne est bien bonne !... J'ai beaucoup d'affection aussi pour Madame la baronne... Et je me ferais tuer pour elle, comme je serais heureuse de me faire tuer ce matin pour le roi, si j'étais homme !...

Elle s'était exaltée en parlant. La grisette insignifiante s'était transformée par degrés en une sorte d'inspirée. Comme si elle avait eu honte de mettre à nu ses sentiments intérieurs toujours cachés sous son petit air indifférent ou frivole, elle se hâta de sourire, puis :

— Mais Madame la baronne va trouver que je ne garde pas un maintien qui convient à ma condition ?

— Que dis-tu, mon enfant ? répondit M<sup>me</sup> de Lézardière. Tu viens de trahir, de révéler au contraire les sentiments qui nous rapprochent et qui nous créaient, à notre insu, une atmosphère commune. Mais une chose m'étonne...

Elle hésita, puis, plus bas :

— Tu sais donc qu'on doit tenter quelque chose pour sauver le roi ?

— Je le sais, oui, Madame !

— Et comment le sais-tu ?... Est-ce un secret que tu as surpris par hasard, et en ce cas, cela m'inquiète pour mon mari,

pour mes fils, pour nos amis, car cela témoignerait qu'il est mal gardé... Ou bien, est-ce que *tu en es* ?

— *J'en suis*, Madame !... Et ce secret est bien gardé. Un mot vous dira tout : je vais souvent en journée chez Marie Grandmaison, rue de Ménars, la gouvernante de...

— Chut ! fit la baronne en plaçant un doigt sur ses lèvres.

— De celui dont nous ne devons même pas prononcer le nom entre nous, crainte qu'une oreille étrangère ne l'entende : je sais aussi cela. Madame... Et, du reste, si vous aviez voulu connaître plus tôt ce que je viens de vous apprendre, vous n'auriez eu qu'à laisser tomber négligemment de vos lèvres, sans même me regarder, cette question d'une bien petite importance, sans doute :

» — Le faucheur viendra-t-il ?...

— Vraiment ! fit la baronne, haletante. Et qu'aurais-tu donc répondu ?...

— Si je n'avais pas répondu, vous vous seriez dit : *Elle n'en est pas*. Mais comme je vous aurais répondu ceci : « Quand sera mûre la moisson ! » vous auriez été tout de suite édifiée...

— Ah ! chère petite !... fit la baronne en la serrant sur son cœur. Cet homme, cet ami du roi a donc su attirer tant de cœurs à lui, même parmi le peuple !

— Surtout parmi le peuple, Madame !... Et vous le verrez !

— Alors, j'ai confiance !... Ah ! si Dieu voulait permettre qu'on le sauvât !... Laisse-moi prier, ma petite !... Prier pour le roi, pour *lui*, pour cet homme de bravoure et de sacrifice, pour mes deux fils qui seront peut-être égorgés à ses côtés tout à l'heure... Ah ! grand Dieu ! Pitié ! Pitié pour nous tous !... Un de mes fils est déjà mort pour rester fidèle à votre loi !... Que cette mort nous rachète tous !... Que ce sang empêche d'autre sang innocent de couler !... Pitié ! Pitié !...

— Ainsi soit-il, fit Cécile à mi-voix.

Et, laissant la baronne à son ardente prière qui se poursuivait tout bas, la jeune couturière sortit de la chambre, dont elle ferma

la porte sans bruit, et se trouva dans la salle à manger sans que ni Paul de Lézardière ni sa cousine l'eussent entendue entrer. Le vieux domestique s'était retiré. Les deux jeunes gens se croyaient seuls.





# TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE LES DEUX VISAGES.....	7
CHAPITRE PREMIER QUEL FAUCHEUR ? QUELLE MOISSON ?.....	7
CHAPITRE II LE POLICIER.....	17
CHAPITRE III LE TERRE-PLEIN CLÉRY.....	29
CHAPITRE IV LA CACHETTE DU ROI.....	44
CHAPITRE V UNE FILATURE.....	50
CHAPITRE VI LE GEÔLIER PERSÉCUTÉ.....	66
CHAPITRE VII LA LETTRE ROYALE.....	79
CHAPITRE VIII LA SIRÈNE.....	87
CHAPITRE IX LE BON LÉOPARD.....	105
CHAPITRE X LE JEU DU BARON.....	115
CHAPITRE XI LA MAISON DE CHARONNE.....	136
CHAPITRE XII LA FAMILLE DU « TYRAN ».....	157
CHAPITRE XIII L'ÉVASION.....	173
CHAPITRE XIV ROUGEVILLE.....	191
CHAPITRE XV LES RIVALES.....	198
DEUXIÈME PARTIE LES DEUX VISAGES.....	203
CHAPITRE PREMIER SÉANCE À LA CONVENTION.....	203
CHAPITRE II L'ENVOYÉ DU « BARBIER GRACCHUS ».....	221
CHAPITRE III LE TRAITRE DÉMASQUÉ.....	240
CHAPITRE IV LA DERNIÈRE CARTE DE BURLANDEUX.....	251
CHAPITRE V LE DISCOURS DU CITOYEN CASSECŒUR.....	256
CHAPITRE VI LA CHASSE AUX TIGRES.....	266
CHAPITRE VII CHEZ « L'INCORRUPTIBLE ».....	277
CHAPITRE VIII LE SOUPER DE LA MAISON DES ARCADES.....	293
CHAPITRE IX COMME CHARLOTTE CORDAY.....	316
CHAPITRE X LA PARTIE D'ÉCHECS.....	326
CHAPITRE XI LES CARRIÈRES DE MONTMARTRE.....	340
CHAPITRE XII LA JOURNÉE DES SOIXANTE.....	348
CHAPITRE XIII LES VOILES ROUGES.....	353
CHAPITRE XIV LA VICTOIRE DE CÉCILE RENAULT.....	371
TABLE DES MATIÈRES.....	378